

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 3 NOVEMBRE 1894

No. 9



SOMMAIRE :

L'HONORABLE HONORÉ MERCIER, *Duroc*. — L'UNIVERSITÉ LAVAL, *Universitaire*. — LOURDES ET ZOLA, *Henri Roullaut*. — AUX ÉTATS-UNIS, *Historicus*. — LOURDES ET ZOLA, *Inquisiteur*. — UN REVENANT, *Curieux*. — GENS DE PRÉCAUTION, *Furor*. — OPÉRA FRANÇAIS, *Chronique*, *Carlos*. — LECTURES PORNOGRAPHIQUES, *Charles Fuster*. — MA PETITE AMIE, *C. H.* — FEUILLETON : LA MAIN COUPÉE, (Suite), *Henri Rivière*.

LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 1425, Montréal.

L'HONORABLE HONORÉ MERCIER

Le Canada français vient de faire une perte immense, irréparable peut-être.

Honoré Mercier, le chef des patriotes de 86, l'apôtre de l'Indépendance, le brillant orateur des masses, l'habile conducteur d'hommes qui avait assouvi à son pouvoir tous les groupes et toutes les organisations les plus disparates, est mort en laissant vide une place que personne en ce moment n'est à même de remplir.

Nous n'avons pas à retracer ici la carrière de celui dont le portrait couvre notre première page. Les journaux quotidiens nous ont entretenus des péripéties de son existence, de ses succès et de ses déboires. Notre impartialité politique nous empêche d'insister sur les incidents de la chasse au pouvoir à laquelle il dut

se livrer pour suivre les traditions de notre système parlementaire.

Cependant, il est certaines considérations qui s'imposent à nous, comme organe de la libre parole et comme revendicateur de toutes les libertés.

Mercier fut profondément libéral ; il était libéral sans aucune acception partisane, il était libéral en dehors de toutes les attaches qu'il répudia lui-même lorsqu'il servait son jeu de ne pas prendre ce titre pour arriver plus sûrement à la réalisation des aspirations qu'il recouvre.

On a pu se méprendre sur les intentions, on a pu suspecter les instincts de ce profond connaisseur de son temps et de son monde, mais ceux qui l'ont approché, qui ont été les confidents de son œuvre et les compagnons de ses efforts ont pu juger combien était profonde la soif de libéralisme qui animait cette âme plébéienne.

Plébeien et démocrate, Mercier l'était, en dépit de tout ce que l'on a pu dire et croire. Ses décorations, son luxe, ses chevaux, ses voitures étaient des instruments grâce auxquels il pétrissait cette pâte électorale idiote, bavarde, envieuse, qui tient chez nous la balance du pouvoir.

Il avait pris son peuple tel qu'il était, avait l'intention plus tard de le faire tel qu'il le voulait.

A notre population hébétée de processions et de genuflexions, habituée à l'encens et aux gros cierges, aux étoles brodées et aux longs habits, il servait les mets de son goût et il avait réussi à faire suivre à Baptiste son panache rouge.

Mais il ne faudrait pas croire que Mercier était dupe de cette comédie et qu'il bornait ses vues aux quelques coups de chapeau que lui décernait la foule.

Non, il en connaissait toute la valeur et ne s'y trompait pas.

Dans l'intimité il était tout autre et faisait amplement comprendre ses desseins. Alors il redevenait lui-même, il redevenait peuple comme il était né et comme il était resté au fond

Alors, ses vrais instincts libéraux se révoltaient, son tempérament démocrate et libéral bouillonnait et le vrai révolté contre la tyrannie des castes et des classes reparaisait.

On a dit que Mercier était l'esclave des jésuites et du clergé, rien de plus faux. Mercier était un croyant, il était un pratiquant, mais jamais il ne fut un clérical. Il avait trop bien saisi tout le mécanisme de cette puissance religieuse sur lequel s'échafaudent aujourd'hui les jugements des cours civiles pour n'en pas sentir tout le tyrannique péril pour la société désemparée.

Mais il avait conçu cette idée gigantesque de ruiner le pouvoir ecclésiastique par ses propres excès puisque la raison seule n'était pas une sauvegarde suffisante contre son invasion.

Aux Jésuites triomphants il voulait opposer le clergé séculier mécontent et jaloux ; au haut clergé méconnu, il revait de montrer le bas clergé gorgé à bas prix de rémunération pour ses services électoraux.

Voilà quelle était sa tactique sur laquelle les vrais libéraux se sont étrangement trompés, erreur qu'ils doivent reconnaître aujourd'hui que l'autocratie et l'autoritarisme spirituels s'établent au grand jour sous la protection de sa Très Haute Majesté la Reine.

Le règlement de l'affaire des Biens des Jésuites était le coup le plus rude que le cléricalisme eut reçu au Canada et on ne l'a pas compris.

Paix à ceux qui ont méconnu toute la portée de ce coup d'Etat dont Mercier avait pesé les tenants et les aboutissants, mais, de grâce que l'on ne se trompe pas sur la haute idée qui marquait ce trait de génie.

Les circonstances, l'exiguïté du cadre dans lequel manœuvrait ce grand penseur et ce profond tacticien ont fait manquer beaucoup de ces combinaisons, ont empêché la mise au point de bien de ses vues, mais elles ne peuvent en altérer la base originelle qui était toujours et en tout l'idée de liberté.

Nous n'ajouterions rien à ce qui a été dit partout en disant que Mercier était un patriote et qu'il visait haut pour grandir sa race ; rien

ne lui semblait trop beau ni trop grand pour l'idéal de sa province qu'il chérissait et faisait respecter.

Il était français et très français, et jamais sur ce point il ne s'avisait de courtiser ou de caresser le conquérant. Les Anglais le redoutaient et l'exécraient ; ils avaient raison, car il leur rendait bien.

Mercier mort, qui le remplacera ? C'est ce que peuvent se demander anxieusement les sincères amis des Canadiens-français et les esprits impartiaux.

Sincèrement indépendants des partis, nous pouvons dire que les deux seuls hommes en vue de notre province, les deux seuls qui aient dans les os de la moëlle de chefs Laurier et Chapleau ne sont pas capables de chausser ses souliers.

Aucun des deux n'est à même de donner au titre de chef des Canadiens-français le relief qu'il doit avoir.

L'un est trop Anglais, l'autre est trop femme.

Nous n'avons plus d'homme, voilà le cri de douleur sur lequel s'est refermée vendredi la tombe de celui qui résuma toutes les qualités et aussi tous les faibles de sa race.

DUROC.

L'UNIVERSITÉ LAVAL

Les graves événements de cette semaine nous ont empêché de donner une place à la lettre pastorale des évêques relative à l'Université Laval.

Nous avons beaucoup à dire à ce sujet et nous réservons notre article pour le prochain numéro.

UNIVERSITAIRE.

LOURDES ET ZOLA

I

Le dernier livre de Zola, *Lourdes*, forme un volume de 598 pages compactes.

J'ai lu trois fois cet ouvrage en dix jours, et je me propose de le relire encore. Ma première lecture a été ininterrompue ; elle a duré sept heures. Sept heures de nuit, sept heures de silence, sept heures de travail douloureux.

Mais aussi quelle compensation !

Quiconque lira ce livre le trouvera beau ; celui-là seul qui pâlera dessus le trouvera admirable.

Lire *Lourdes* tout d'un trait, c'est une souffrance cérébrale ; bravez-là cependant et relisez ensuite le livre par fragments suivis ou par pages isolées, vous éprouverez d'infinies jouissances intellectuelles. Ces jouissances seront bien moins intenses si vous coupez votre lecture en menues tranches. Cela tient à la psychologie de l'œuvre. La permanence des sensations, de l'extase, de l'état morbide et psychique des personnages exclut l'intermittence de la première lecture.

Il faut respirer, penser, prier, vivre, souffrir ou exulter avec les êtres qui s'agitent dans le tableau animé par Zola, sous peine d'échapper à la volupté du souffle génial qui passe, doux ou puissant, à travers toutes les pages de cette œuvre splendide.

Ce résultat ne peut être obtenu qu'à la condition de braver la fatigue d'une lecture prolongée, travail indispensable si vous voulez vous identifier complètement avec les personnages dont vous partagez l'existence et l'intimité durant les cinq jours de pèlerinage rational.

Ce conseil ne s'adresse qu'aux lettrés délicats, aux penseurs et aux émancipés. Les autres ne sont bons qu'à entasser dans les *in pace* modernes tous ceux qui savent lire.

* * *

Je ne crois pas devoir parler des beautés du style de Zola. Outre que la réputation du maître est universelle, les nombreux extraits de *Lourdes* que je me propose de publier seront plus éloquents que toutes les expressions laudatives que je pourrais dépenser.

Lourdes est une étude consciencieuse et forte, un ouvrage d'observation ; je pourrais ajouter d'intuition, car on verra, dans le cours de cette modeste étude, que la plupart des incidents relatés par Zola ainsi que le travail des organisateurs et des exploités de miracles sont partout identiques.

Zola ne connaît pas Notre-Dame de Beaupré ; cependant on trouve dans son ouvrage des chapitres entiers d'une exactitude si saisissante que l'on n'aurait qu'à changer le cadre et les noms de personnes et de lieux pour avoir la photographie mouvante d'une excursion à la *bonne Ste Anne*.

L'intransigeance religieuse me fait seule comprendre l'interdiction retentissante dont on a frappé ce livre. Zola ne me pas les miracles ; il confirme, au contraire, leur réalité.

Seulement il en discute la nature.

De ce chef je ne le tiens pas pour plus coupable que Henri Lasserre qui les explique depuis tant d'années,

avec la même assurance que s'ils s'accomplissaient sous l'empire de sa volonté.

De plus les miracles ne sont pas *article de foi*, et je connais des ecclésiastiques fort pieux, fort instruits, même en théologie transcendente, qui les repoussent avec l'énergie de la sagesse et de la piété violentées.

A l'aide d'une langue superbe qui a tour à tour l'ampleur d'un cantique ou la grâce d'une idylle, Zola fait éprouver à ses lecteurs toutes les émotions fortes, tous les sentiments vifs de l'âme : la foi, l'incrédulité, le désir, la crainte, la joie, l'accablement. Tout se mêle, tout se heurte dans les cœurs ardents de ces pèlerins hypnotisés par leurs volitions.

Je prendrai les types les plus remarquables de cette œuvre puissante, je les présenterai en quelques lignes et je laisserai parler Zola. Lorsqu'une analogie sera sensible entre les faits qu'il expose et ceux dont nous sommes si souvent témoins, je ferai un rapprochement, avec ou sans commentaires, selon l'occurrence.

Aujourd'hui je m'arrêterai spécialement aux causes probables des miracles et je conclurai, avec Zola, que les guérisons observées à Lourdes ou ailleurs peuvent avoir une cause mystérieuse sans avoir pour cela une cause miraculeuse.

Écoutez comment Zola fait parler l'abbé Pierre Froment, personnage principal, tout à fait sympathique malgré son incrédulité à l'égard des miracles. C'est une honnête protestation contre l'abdication de l'esprit humain en faveur du surnaturel, c'est-à-dire de l'abstrait.

— Non, non ! si l'on ne sait pas tout, si même l'on ne sait jamais tout, ce n'est pas un argument pour cesser d'apprendre. Il est mauvais que l'inconnu bénéficie de ce que nous ignorons. Au contraire, notre éternel espoir doit être d'expliquer un jour l'inexpliqué ; et nous ne saurions avoir sainement un idéal, en dehors de cette marche à l'inconnu pour le connaître, de cette victoire lente de la raison, au travers des misères de notre corps et de notre intelligence. . . . Ah ! la raison, c'est par elle que je souffre, c'est d'elle que j'attends toute ma force ! Quand elle périt, l'être périt tout entier. Quitte à y laisser le bonheur, je n'ai que l'ardente soif de la contenter toujours davantage."

Autre part, Zola parle d'une femme dont la face était ravagée par une sorte de *lupus vorax* qui lui donnait l'aspect d'un monstre. Cette femme avait une croyance illimitée en l'intervention efficace de Notre-Dame de Lourdes ; elle avait quitté Paris avec la conviction qu'elle serait guérie au retour, conviction commune à tous les pèlerins malades du reste ; elle avait, comme tous ses compagnons de douleur, subi un entraînement extatique tout le long de la route. Cette femme entra dans le bureau médical pour faire constater un commencement de guérison, après une demi-journée de

lotions d'eau miraculeuse et de prières ardentes. La plaie, en effet, commençait à sécher et à pâlir. Ce qui fait dire au docteur Chassigne, un sceptique converti cependant et qui attend, lui aussi, des faveurs de Notre-Dame de Lourdes :

"... aujourd'hui nos savants médecins soupçonnent beaucoup de ces plaies d'être d'origine nerveuse. Oui, l'on découvre qu'il y aurait là simplement une mauvaise nutrition de la peau. Ces questions de la nutrition sont encore si mal étudiées !... Et l'on arrive à prouver que la foi qui guérit peut parfaitement guérir les plaies, certains faux lupus entre autres. Alors, je vous demande ce qu'il obtiendrait, ce monsieur, (un journaliste incrédule) avec sa fameuse salle des plaies apparentes ! Un peu plus de confusion et de passion dans l'éternelle querelle... Non, non ! la science est vaine, c'est la mer de l'incertitude."

Zola est très prudent. Il n'affirme rien, parce qu'il sait que la science ne peut encore affirmer qu'un lupus est d'origine nerveuse. Cependant, pour qui sait découvrir une pensée sous des termes non précis mais suggestifs, il y a dans ces quelques lignes toute une thèse capable de faire songer les biologistes scrupuleux.

Cette thèse est développée davantage dans le cas de l'héroïne du livre.

Marie de Guersaint est condamnée à l'immobilité par une paralysie des membres locomoteurs, et à une perpétuelle enfance par l'anéantissement de son sexe ; cela à la suite d'une chute de cheval dont elle a été victime à l'époque de la puberté. Marie de Guersaint avait été vainement transportée dans toutes les villes d'eaux. L'insuccès l'avait toujours accompagnée. Très pieuse, elle fut frappée des récits miraculeux qui courent le monde sous forme d'opuscules indulgenciés et bénits, et elle résolut d'aller à Lourdes, certaine, disait-elle, d'en revenir guérie. Tous les médecins l'avaient abandonnée :

"... les uns croyaient à la rupture des ligaments large, les autres à la présence d'une tumeur, d'autres à une paralysie venant de la moelle ; et, comme elle refusait tout examen, dans une révolte de vierge, qu'ils n'osaient même pas questionner, il s'en tenaient chacun à son explication, déclarant qu'elle ne pouvait guérir. D'ailleurs, elle ne comptait que sur l'aide de Dieu, devenue d'une dévotion étroite depuis qu'elle souffrait. Son grand chagrin était de ne plus aller à l'église, et elle lisait la messe tous les matins. Ses jambes inertes semblaient mortes, elle tombait à une faiblesse telle, que, certains jours, sa sœur devait la faire manger."

C'est dans cette état qu'elle voulut aller à Lourdes. On manda deux des médecins qui avaient autrefois soigné la malade. Malgré la différence de leurs diagnostics, ils finirent " par tomber d'accord sur cette paralysie, avec des accidents, peut-être, du côté des ligaments : tous les symptômes y étaient, le cas leur

semblait si évident, qu'ils n'avaient point hésité à signer des certificats presque conformes, d'une affirmation décisive. D'ailleurs, ils croyaient le voyage possible quoique très douloureux. Cela devait déterminer Pierre, car il trouvait ces messieurs très prudents, très soucieux de la vérité. Il ne lui restait qu'un souvenir trouble du troisième médecin, Beauclair, un petit cousin à lui, une jeune homme d'une vive intelligence, encore peu connu et qu'on disait bizarre. Celui-ci, après avoir longuement considéré Marie, s'était inquiété de ses ascendants, l'air intéressé par ce qu'on lui contait de M. de Guersaint, cet architecte mâtiné d'inventeur, à l'esprit faible et exubérant ; puis, il avait voulu mesurer le champ visuel de la malade, il s'était assuré, en la palpant, discrètement, que la douleur avait fini par se localiser à l'ovaire gauche, et que, lorsqu'on appuyait là, cette douleur semblait remonter vers la gorge, en une masse lourde qui l'étouffait. Il paraissait ne tenir aucun compte de la paralysie des jambes. Et, dès lors, sur une question directe, il s'était écrié qu'il fallait la mener à Lourdes, qu'elle y serait sûrement guérie, si elle était certaine de l'être. Il parlait de Lourdes sérieusement : la foi suffisait, deux de ses clientes, très pieuses, envoyées par lui l'année d'au paravant, étaient revenues éclatantes de santé. Même il annonçait comment se produirait le miracle, en coup de foudre, dans un réveil, une exaltation de tout l'être, tandis que le mal, ce mauvais poids diabolique qui étouffait la jeune fille, remonterait une dernière fois et s'échapperait comme s'il lui sortait par la bouche. Mais il refusa absolument de signer un certificat. Il ne s'était pas entendu avec ses deux confrères qui le traitaient d'un air froid, en jeune esprit aventureux ; et Pierre, confusément, avait gardé des phrases de la discussion, recommencée devant lui, des lambeaux de la consultation donnée par Beauclair : une luxation de l'organe, avec de légères déchirures des ligaments, à la suite de la chute de cheval, puis une lente réparation, un rétablissement des choses en leur place, auquel avaient succédé des accidents nerveux consécutifs, de sorte que la malade n'aurait plus été que sous l'obsession de la peur première, l'attention, localisée sur le point lésé, immobilisée dans la douleur croissante, incapable d'acquiescer des notions nouvelles, si ce n'était sous le coup de fouet d'une violente émotion. Du reste, il admettait aussi des accidents de la nutrition, encore mal étudiés, dont il n'osait lui-même dire la marche et l'importance. Seulement, cette idée que Marie rêvait son mal, que les affreuses souffrances qui la torturaient venaient d'une lésion guérie depuis longtemps, avait paru si paradoxale à Pierre, lorsqu'il la regardait agonisante et les jambes déjà mortes, qu'il ne s'y était pas arrêté, heureux simplement de voir que les trois médecins étaient d'accord pour autoriser le voyage de Lourdes."

J'ai cité ce passage en entier, parce qu'il révèle qu'un médecin sceptique recommanda Lourdes comme un bon moyen thérapeutique, qu'il croit à la guérison et que même il en prédit les phases.

Toute la tendance, tout l'esprit du livre de Zola est résumé dans ce passage.

Il constate la réalité des cures, il consent à les appeler miracles, mais en même temps il repousse le merveilleux pour attribuer le phénomène à des fonctions normales, sinon connues du moins prévues ou entrevues.

Tous les médecins soignent les hypocondriaques à l'aide de remèdes anodins, tels que les pilules de mie de pain et l'eau claire dont l'apparence est dénaturée par une matière colorante. Ils estiment que quand l'imagination tourmentée d'un patient le pousse à s'attribuer des maladies fictives il est réellement malade.

Ces malheureux sont traités en conséquence.

Il doit en être de même pour ceux sur lesquels un entraînement passager ou une éducation particulière agit fortement. S'ils ont une foi absolue aux miracles, qu'on les soigne à l'aide des miracles. Ils guériront le plus souvent, ou, du moins, ils seront soulagés.

Deux facteurs très importants interviennent alors dans ces cas : la volonté et le système nerveux.

Jusqu'à ce jour, on n'a pu encore déterminer exactement le rôle de ces agents occultes, mais il est certain qu'ils exercent sur la matière une influence considérable.

La recherche des données purement métaphysiques, poursuivie par la science encore bégayante, est caractérisée par la rigueur et par la précision des découvertes expérimentales contemporaines. Aujourd'hui, la science parvient à jeter un jour tout nouveau sur la vie humaine, en s'appuyant sur l'anatomie et sur la physiologie.

Une partie de nos organes subit l'influence de la volonté (les muscles, par exemple, et, partiellement, les poumons); cependant, la plus grande partie échappe totalement à cette influence volontaire (cœur, estomac, foie, reins, etc.). A ces deux divisions correspondent deux systèmes nerveux distincts : le cerveau, la moelle épinière et les nerfs adjacents représentent le premier de ces systèmes; le nerf grand sympathique appelé aussi *cerveau abdominal*, avec ses plexus, ses ganglions et ses filaments représente le second.

Les pertes incessantes causées par le travail organique sont réparées à l'insu de notre volonté, de notre conscience même, par cette force mystérieuse que l'on désigne sous le nom de LA VIE.

Où est-elle localisée cette vie ?

Sous quelle influence exerce-t-elle son action ?

L'éléncitation de ces deux points permettrait d'expliquer bien des phénomènes psychiques.

Tous nos organes à l'état normal sont vivants. Pour savoir d'où vient la vie, nous pouvons expérimenter sur l'un quelconque de nos organes; prenons un doigt comme exemple.

Qu'arrive-t-il si nous empêchons le sang d'arriver à ce doigt ?

Dans ce cas, le doigt, n'ayant plus de nutrition, meurt et se gangrène.

Le même phénomène ne se produit pas si nous empêchent simplement l'afflux nerveux d'arriver.

La volonté alors n'a plus d'action sur le doigt; le doigt est paralysé, mais il reste toujours vivant. Et si la cause qui s'oppose à l'afflux nerveux vient à disparaître, la paralysie disparaîtra aussi.

C'est donc le sang qui contient ce principe de la vie dont la science recherche la localisation. Le sang lui-même est mû dans les vaisseaux par ce nerf grand sympathique, grand maître de l'inconscient chez l'homme, selon la juste expression de Claude Bernard.

On ne sait pas encore avec certitude dans quelle partie du sang est localisé spécialement ce principe vital. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que ce principe est renfermé dans le globule sanguin. Or, on peut dire avec assurance que :

- 1o. La vie est véhiculée par le globule sanguin ;
- 2o. Elle exerce son action sous l'influence du *nerf de la vie organique* : le grand sympathique.

Mais puisque le caractère de cette action est d'échapper à notre conscience, il est un autre point sur lequel nous devons arrêter notre attention; c'est celui de savoir *si la vie est intelligente*.

Cette proposition paraît assez drôle au premier abord. Considérons-la sérieusement cependant.

Qu'arrive-t-il si nous nous coupons un doigt pas trop profondément, mais assez pour lui enlever une partie de sa substance et pour le déformer du fait de cette coupure ?

A l'insu de notre conscience, le doigt va se refaire dans sa première forme. S'il se refait ainsi, deux actions seulement entrent en jeu : le sang et le nerf grand sympathique.

Il faut donc que la *mémoire de cette forme* soit contenue dans un de ces deux centres.

Un point digne de remarque, c'est que si la blessure est assez profonde, si elle atteint les filaments du grand sympathique, la forme primitive ne reparait pas, et une cicatrice remplace la partie absente.

La mémoire de la forme de l'organe est donc contenue dans ces filaments du grand sympathique, qui centralise lui-même la vie comme tous les organes de l'être humain.

Donc la vie condensée dans le grand sympathique est susceptible d'une sorte d'intelligence.

Dès lors, qu'y a-t-il d'impossible à ce que certaines plaies ou certaines lésions puissent disparaître, même subitement, sous l'empire d'une perturbation nerveuse ?

Revenons au cas de Marie de Guersaint, si clairement exposé par Zola.

La déclaration d'impuissance de tous les médecins qui l'ont approchée lui a suggéré, lui a imposé l'idée fixe et terrible que son cas était incurable. De là, chez la malheureuse, un dégoût profond pour toutes les tentatives de guérison. Elle se complait dans cette certitude de l'impuissance humaine au point que, par auto-suggestion, elle paralyserait ses membres si ceux-ci étaient en activité.

Mais un espoir soudain vient donner un autre cours à ses idées. Ce qu'elle ne veut plus recevoir des hommes, elle l'obtiendra d'un pouvoir surnaturel.

La malade se cramponne à cette idée ; elle la couvre nuit et jour ; elle fait subir à ses centres nerveux une violence inouïe ; elle est sûre à présent de la guérison, si celle-ci peut-être tentée dans des conditions particulières, fussent-elles contraires à toutes les données de la science, fussent-elles humainement impossibles, fussent-elles absurdes.

C'est encore de l'auto-suggestion, mais exerçant cette fois une influence inverse.

Puisque dans certains cas, lorsqu'elle se trouve en présence d'un sujet bien disposé, la science admet le miracle dont elle prévoit même la marche et le résultat, pourquoi vouloir nier des phénomènes peu connus, sans doute, mais dont la science possède les rudiments, pour attribuer ces phénomènes à un pouvoir occulte dont l'esprit humain n'a pas la moindre conception ?

Est-ce que les fonctions organiques des êtres animés, est-ce que la germination, est-ce que le retour de saisons, l'évolution universelle et tous les phénomènes invariables au milieu desquels nous vivons ne sont pas des miracles autrement admirables que des cures isolées, accomplies capricieusement par le pouvoir imaginaire d'une statue, d'une bannière d'une médaille ou d'un chapelet ?

Est-ce que la constitution du ciron n'est pas aussi stupéfiante pour notre esprit borné que celle du dromadaire ?

Est-ce que le pouvoir régulateur et immuable que Dieu a établi n'est pas plus propre à forcer notre adoration que le correctif imposé à sa volonté divine par les psaumes que nasillent machinalement un troupeau de congréganistes ?

Si les mômeries de Lourdes et autres lieux semblables ont plus d'influence sur nos misères charnelles que n'en a Dieu lui-même, la congrégation de l'Index a bien fait de condamner le livre de Zola à la destruction.

Mais si ce livre est de nature, comme je le crois, à cause de son honnêteté foncière, à appeler l'attention des indifférents sur la fragilité et la perfection de notre organisme, il amènera ce résultat que l'homme

de bonne foi courbera son front orgueilleux sous la main de son tout-puissant créateur ; que devant les merveilles de l'équilibre universel, de la répartition des charges, des forces et des résistances, le sceptique doutera de ses doutes et le révolté, vaincu par l'évidence, s'agenouillera avec humilité devant ce Dieu si grand, si sage, si prévoyant, si miséricordieux.

Empêcher ce miracle si désirable pour maintenir des miracles de jongleurs, c'est un gros péché.

Et ce péché-là, ce n'est pas Zola qui l'a commis.

HENRI ROULLAUD.

(A suivre).

AUX ETATS-UNIS

L'Opinion Publique de Worcester annonce que des religieux français, un de ces ordres nombreux qui naissent et apparaissent dans le nouveau monde à certaines périodes, les RR. PP. de la Salette, ont été nommés à la cure de Fitchburg dans le diocèse de Worcester. Et il dit :

Les plaintes faites au délégué Apostolique ne sont pas demeurées sans effet ; car on demandait l'usage de la langue française où il y a des Canadiens-français, et voici que Mgr Beaven veut nous abreuver à la source même de notre langue maternelle en confiant à une communauté toute française, une paroisse toute canadienne. Nous sommes désormais assurés que dans le diocèse de Springfield, il y aura au moins un centre qui ne perdra jamais sa langue.

Mais il fait aussi la remarque suivante :

« Reste à voir maintenant comment ces Pères Français prendront parmi nos nationaux. Instruits par l'expérience du passé, nous espérons qu'ils ne tomberont pas dans certains excès malheureux où quelques-uns de leurs compatriotes ont trouvé un triste échec lorsqu'ils ont essayé d'angliciser les Canadiens.

Voyons, comment se fait-il que les prêtres français soient accusés aux Etats-Unis d'angliciser les Canadiens et qu'au Canada on nous affirme qu'ils se laisseraient passer sur le corps avant de permettre aux Anglais de toucher aux Canadiens.

Il est vrai, qu'en même temps, ils souscrivaient des fonds aux troupes anglaises pour écraser les Français, mais toute cette histoire est incohérence et mauvaise foi.

HISTORICUS.

LOURDES ET ZOLA

Nous lisons dans la *Semaine Religieuse* reproduite par la *Croix* :

— *Zola mis à l'Index.* — Un récent décret de la Congrégation de l'Index a condamné le dernier roman de Zola, odieusement intitulé *Lourdes*. Justice est faite de cette œuvre malsaine, où l'auteur a touché d'une plume grossière les questions les plus délicates, travesti le caractère de Bernadette, nié le surnaturel et outragé la foi des fidèles et les saintes pudeurs de la conscience par les peintures inconvenantes dont il est coutumier.

Par suite de cette décision de la Sacrée-Congrégation romaine, les fidèles ne peuvent, sous peine de péché grave, lire ou conserver le livre condamné. Si par malheur CET OUVRAGE immoral et impie avait été introduit, à la faveur de son titre, dans des milieux honnêtes et chrétiens, c'est un devoir de conscience de LA détruire sans retard.

L'Index ne défend pourtant pas d'écrire le français.

INQUISITEUR

UN REVENANT

On a entendu parler à Montréal du fameux orphelinat de Cempuis où la municipalité parisienne avait essayé de mettre en pratique les théories humanitaires, socialistes et antisexuelles d'un certain M. Robin.

Des scandales graves ont nécessité l'intervention supérieure et M. Robin a été destitué.

Voici ce que dit à ce sujet la *Libre-Parole* :

Rien ne dure comme le provisoire. . . .

C'est probablement en vertu de cet axiome que M. Buisson s'est empressé de faire confier par intérim la direction de la " Porcherie " à l'économiste Guillhot.

Cet employé n'est, en somme, que la doublure de Robin.

Voici, d'ailleurs, ce que dit de ce personnage un rapport officiel que l'ancien directeur de l'orphelinat invoque dans le plaidoyer pour *ex-domo suâ* publié par *Gil Blas* :

" Le directeur, M. Robin, esprit original, novateur et propagandiste, servi par une instruction quasi-universelle, animé par une foi profonde et active, par cette foi " qui soulève les montagnes ", admirablement secondé par son économiste ou sous-directeur M. Guillhot, dont il dit : " C'est un autre moi-même. "

Il n'y a pas d'erreur !

On révoque Robin ; mais on le remplace par son *alter ego*.

Guillhot continuera donc, sans en modifier un iota, l'application de la méthode phornographique qui excite l'indignation de tous les honnêtes gens !

Il la changera d'autant moins que Robin le tient par la bourse.

Nous avons appris, en effet, que le cautionnement dont il a eu besoin jadis pour devenir économiste de l'établissement lui a été fourni par l'ex-directeur de

Cempuis et qu'à l'heure actuelle il en est encore débiteur.

Dans ces conditions, il lui est difficile de se soustraire à l'influence de Robin qui continuera, par vengeance, à servir d'intermédiaire intéressé entre son obligé et la commission de surveillance de l'Orphelinat dont le Buisson est le grand Manitou. . . . avec Rousselle comme coadjuteur.

Déjà, sous l'odieuse direction de Robin, plusieurs ont été témoins de ses découragements et de ses révoltes. Mais, par besoin de reconnaissance, Guillhot est fatalement obligé de plier sous la tyrannie occulte de son créancier.

Il y a donc encore de beaux jours pour la Porcherie. Pauvres orphelins de Cempuis !

Il nous semble que nous avons déjà entendu ce nom-là ?

CURIEUX.

GENS DE PRECAUTION

On dit que, dans les objets et effets militaires que le gouvernement chinois a fait embarquer pour les soldats qui vont combattre en Corée, figurent un certain nombre de moulins à prières qui sont fournis gratuitement aux soldats par chaque régiment pour leurs dévotions.

Ces moulins à prières sont composés de cylindres qui renferment des petits bâtons autour desquels s'enroulent des bandes de papier sur lesquelles sont écrits des textes sacrés. Ces bandelettes s'enroulent et se déroulent à l'aide d'une manivelle. Chaque jour on doit tourner un certain nombre de textes et on est averti de la longueur par une sonnerie : un coup frappé par un petit marteau sur un petit timbre. Le fidèle tourne tous les jours un certain nombre de textes comme on tourne la manivelle d'un moulin à café. C'est ainsi qu'un bon chinois travaille au salut de son âme.

Ma foi, ça n'est pas plus bête que les recitations de chapelet en procession, en pleine rue, par des gens qui ne comprennent même pas ce qu'ils disent.

Ces chinois-là ne sont pas si arriérés qu'on croit.

Par exemple, cela leur coûte aussi cher qu'ici.

FUROR.

La *Croix* contient la reproduction que voici du *Petit Journal* :

Pour répondre à la gracieuseté du gouvernement français qui a conféré le grand cordon de la Légion d'honneur à Verdi, le roi d'Italie vient de nommer Ambroise Thomas grand-croix de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare.

Si le nouveau dignitaire observait scrupuleusement les règles de l'ordre, la distinction dont il est l'objet ne laisserait pas que de le gêner. Il lui faudrait en effet prendre l'engagement de jeûner le vendredi et le samedi, de faire vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté conjugale, d'observer la charité et l'hospitalité envers les lépreux, etc.

On fera bien de ne pas nommer trop de Canayens de cet ordre-là.

OPERA FRANÇAIS

CHRONIQUE

Les lecteurs du RÉVEIL me permettront de ne pas me livrer à des appréciations artistiques sur les pièces interprétées depuis l'ouverture de la saison. Le genre abordé par la troupe actuelle est assez connu pour n'avoir pas besoin d'une analyse, et les artistes se sont en général assez conformés aux bonnes traditions pour qu'on leur épargne les banalités d'une critique oiseuse.

Le RÉVEIL se réserve pour l'examen des œuvres fortes promises. Il fouillera alors les partitions, avec la conscience et l'impartialité dont il est capable, et il jugera les interprètes selon leur valeur.

Il a fallu cette année, (comme l'année dernière et comme les années à venir sans doute), accorder aux nouveaux artistes un mois de crédit avant de pouvoir se prononcer sur leur mérite réel.

Cela à cause de l'influence que le changement de climat exerce sur leur voix. On comprend fort bien que les brusques sautes de température, si fréquentes en octobre, affectent des gosiers exotiques puisqu'elles n'épargnent pas les nôtres. Mais après un mois d'acclimatation, la sévérité doit être permise.

Eh bien, je suis heureux de n'avoir point à l'exercer.

Les voix n'ont certes pas encore toute la pureté désirable, mais on sent que cela tient à une affection passagère, qui disparaît de jour en jour et nous fait espérer une mise à point satisfaisante pour *Mignon*, dont la représentation est impatientement attendue.

Je crois qu'il est de rigueur, dans cette première chronique, de parler un peu de notre gracieuse prima donna, Mme Bouit.

Presque tous les journaux de Montréal ont publié les phases de sa carrière artistique, carrière courte mais glorieuse, dont les principales étapes en Europe ont été Anvers, Lille, Marseille, Alger, Bruxelles et Paris, toutes scènes sérieuses et bien réputées.

S'il est inutile de rééditer cette partie biographique, il est intéressant et agréable de se rappeler les incarnations de la charmante artiste sur notre scène.

Adroite, élégante, mignonne, pétulante, gentille à croquer, telles sont les qualités physiques de Mme Bouit. Pour ce qui est de son talent, je suis d'avis qu'on peut sans exagération le comparer à celui de Jeanne Granier, à l'époque où celle-ci faisait florès à Paris.

Depuis l'ouverture, nous avons eu le plaisir de voir Mme Bouit dans *Gillette de Narbonne* dans le *Grand Mogol*, dans *Mam'zelle Nitouche* et dans *Madame l'Archiduc*, c'est-à-dire dans des rôles d'une grande variété.

Son aisance et son adresse sont remarquables; sa bonne humeur est communicative et sa cranse mutine, tout à fait réjouissante. Ce sont là des qualités précieuses à la scène, mais elles ne suffiraient pas seules à charmer le public. Il faut, en outre, de la voix et du talent.

De ce côté, Mme Bouit est heureusement dotée. Sans avoir une voix puissante, elle en possède un volume suffisant pour briller dans son emploi. Cette voix est pure, souple, savamment inaniée: tout ce qu'il faut pour caresser l'oreille. Ajoutons que Mme Bouit paraît amoureuse de son art, qu'elle sait sourire aux camarades qui lui donnent la réplique aussi gentiment qu'au public, et nous aurons une idée assez exacte du petit lutin charmant chargé, pour une grosse part, de nous faire savourer les délicatesses d'un art aimable.

Deux pièces importantes sont à l'étude et vont être représentées incessamment: le *gendre de M. Poirier* comédie d'Emile Augier, appartenant au répertoire de la Comédie française, et *Mignon*, opéra-comique d'Ambroise Thomas.

Le *gendre de M. Poirier* est une comédie délicieuse qui n'aurait pas pu être représentée ici l'an dernier, faute d'interprètes. Mais cette année la tentative est réalisable et louable. J'ai la plus entière confiance en notre troupe de comédie et je serais bien déçu si la soirée promise n'était pas extrêmement brillante.

À l'égard de *Mignon*, je suis un peu plus pessimiste. Je ne vois pas bien la distribution. Je me demande surtout, Mme Bouit étant occupé ailleurs, à qui l'on va confier le rôle de *Philine*?

Enfin, attendons; même si la représentation n'est que passable, nous nous déclarerons satisfaits.

CARLOS

LECTURES PORNOGRAPHIQUES

À propos de lectures pornographiques, nous soumettons heureux de reproduire ici un article du *Signal*, de Paris, qui tombe entièrement dans nos vues, exprimées par notre collaborateur *Duroc*, dans notre dernier numéro.

Le *Signal* conseille également, comme on le verra, la croisade familiale:

CROISADE NÉCESSAIRE

C'est maintenant, de façon périodique un peu partout une véritable croisade contre la pornographie.

Puisse cette croisade ne pas s'égarer en voulant trop s'étendre!

Il y a la pornographie par la gravure et l'affiche. Elle ne fait pas, celle-là, que se livrer à qui la cherche.

Elle vous attend au carrefour, vous poursuit, ne vous lâche pas. Cette gratuité impudente, persécutive, a droit aux premiers coups de becutoir. C'est par la gravure et l'affiche qu'il faut commencer.

Il y a ensuite le prospectus, gratuit également ; puis,—à un degré de contagion déjà moindre,—le "supplément" à un sou ; enfin le journal à quinze centimes, et, tout au haut de l'échelle, le livre.

Sauf en des cas dûment caractérisés,—lorsqu'il s'agit de ces polissonneries qu'on vend au rabais, sur les boulevards, les jours de fête,—on doit hésiter à poursuivre le livre. On n'est pas bien sûr d'y voir juste, de bien faire la distinction entre littérature et "porne." Ensuite et surtout l'intention scandaleuse fut-elle avérée, les poursuites font par trop le jeu de l'industriel. C'est une réclame escomptée d'avance, à peu près prévue dans le traité avec l'éditeur. Au point de vue du châtement c'est plus qu'une duperie,—une bouffonnerie d'opérette.

Le livre, d'ailleurs, n'est point gratuitement distribué au coin des rues ; son influence est restreinte : elle ne s'exerce que sur des esprits déjà familiers avec les images. Pour trois raisons diverses et concordantes, il faut, me semble-t-il, ne saisir le livre, ne poursuivre le romancier, qu'en un cas sur mille.

Quant au journal nettement, cyniquement pornographique, veut-on que le châtement l'atteigne ? Qu'on double alors, qu'on décuple l'amende. C'est par l'argent qu'il faut tuer les entreprises d'argent, lorsqu'elles font ces tripotages de sadisme et de boue. Qu'ils nous laissent la paix une fois pour toutes, les entrepreneurs de cartes transparentes en mauvais styles ! Nous leur avons fait trop longtemps l'honneur de nous occuper d'eux, même pour les flétrir.

Voilà donc notre croisade en pleine éruption d'activité. Avec de l'énergie et de la méthode, elle réussira. Le plus gros de la besogne sera fait ; on ne verra plus courir la gangrène gratuite ; s'il faut payer cher pour la prendre, on ne la prendra plus guère. Dès maintenant, nous pouvons prédire la fin de la pornographie, en tant que genre spécial et métier patentié.

Mais n'y-t-il que cette pornographie bien caractérisée ?

Je vois arriver, dans les familles—même dans les nôtres—, telle ou telle revue, tel ou tel journal posé.

Il y a dans Boileau des coins de poète élégiaque—et quelquefois de l'esprit dans les chansons d'Yvette Guilbert. Les journaux en question, d'allure décente, ont ainsi, quelquefois, des annonces douteuses, des faits divers infiniment épiqués, ou des feuilletons à la cantilariade. Ce n'est pas le fond du journal, sa règle : c'est une exception. Grâce à cette exception, on se délasse du journal, et l'on n'a pas tout-à-fait tort. La

mère en interdit la lecture à sa fille... seulement elle reste passive, n'en dit son avis que tout bas, se réabonne au journal ou le refuse, mais sans expliquer son refus.

A vrai dire, il faut quelque courage, quelque brutalité même pour imiter cette dame qui écrivit, sur la bande d'un journal : "Refusé pour cause de salubrité publique." On a peur d'être ridicule. Retourne-t-on la feuille à son administrateur, on pense que le fait, fort désagréable, suffit amplement, et qu'il n'y faut ajouter aucun commentaire. C'est de la politesse, mais c'est la continuation de la méprise.

Car il y a malentendu entre le public d'une part,—de l'autre les journaux, les écrivains, les éditeurs, qui-conque vit du public et pour le public.

Il n'est pas de jour où je n'entende gémir : "Les livres honnêtes ne se vendent plus..." Et c'est faux. "On ne débite que l'ordure..." Et c'est plus faux encore.

Tenez ! l'autre soir, on me montrait une lettre d'éditeur : "Votre livre est ravissant, délicieux, exquis, beaucoup plus encore ! — Je ne l'éditerai pas..." Et, en note, il y avait : "Faites-moi donc du violent !" On sait ce que violent veut dire.

L'éditeur en question mène une jolie besogne ; le plus charmant, c'est qu'il se trompe. Ils se trompent aussi, ces journaux qui vous disent : "Notre public ne veut pas que ce soit *gnan gnan* (lisez *honnête*) !" Ils font une besogne répugnante,—et ce n'était même pas leur intérêt.

Certes, le public endure. Il a une rare force de résignation. Pensez donc, ma chère ! Ce journal, que je n'ose pas donner à ma fille,—grâce au roman,—et que ma bonne lit en cachette pour ses beaux crimes "au Lubin," il faut bien que je le reçoive quand même. "C'est si bien porté !" ou : "C'est une tradition de famille !"

Et si, d'aventure, après qu'il a publié trop au long les détails d'un procès folâtre on se décide à renvoyer le journal, le journal attribue ce désabonnement à sa politique qui déplaît, à son papier qui n'est pas assez satiné ; personne ne devine la raison véritable : le malentendu continue entre un public qui voudrait être respecté et la feuille qui croirait le méconter en le respectant.

Ce malentendu est vieux de bien des années : il serait temps qu'il cessât. Les journaux dont je parle sont inspirés par de braves gens. Pour les remettre dans la vraie route, il suffit d'une indication. Exprimez, vous, lecteurs, votre mécontentement : la cause en aura disparu. On vous avait calomnié, connu mal : trois mots, et la méprise aura cessé.

En tout cas, c'est une tentative à faire. A côté de la

croisade générale contre le gros vice, c'est une lutte plus discrète, moins officielle, dans un milieu peu apte aux résolutions. A dire toute ma pensée, cette lutte discrète est plus nécessaire encore que la croisade générale. Tout exemple doit partir de haut, et c'est aux journaux sérieux de commencer l'œuvre d'assainissement. S'y décideront-ils ? Oui, si vous leur parlez. Non, si vous gardez le silence.

J'ai peur que ce soit non.

Pourtant, si c'était oui, vous auriez, vous, les bourgeois de France, fait une œuvre. En ce siècle gouaillieur, il faut plus d'énergie pour les petites bonnes actions que pour les grandes. On renverserait une Bastille ; on n'ose affronter le ridicule.

Cela équivaut à dire que le ridicule change de nom et s'appellera bientôt le courage.

CHARLES FUSTER.

MA PETITE AMIE

NOUVELLE INÉDITE

N. de la R. — Cette charmante nouvelle, d'une délicieuse fraîcheur, nous est communiquée par un ami qui ne l'a pas encore livrée au public. Elle n'a paru que dans un recueil intime et nous espérons que nos lecteurs en goûteront le charme exotique.

Je suis ému par un lointain souvenir.

C'est ici, dans ce coin perdu de la terre étrangère, que j'ai connu jadis une petite fille aux longs cheveux blonds, fins comme la soie, aux beaux yeux noirs qui regardaient bien franc.

C'était l'époque où je naviguais pour la première fois. J'étais, en ce temps-là, un petit bonhomme fier comme un pirate, timide, révasseur et impardonnablement naïf.

La mère de cette petite fille se mourait, depuis des mois, dans une belle maison tapissée de lierre, et et enfouie dans la verdure. L'enfant s'en allait courir dans le bois, adorable d'ignorance, immanquablement suivie d'une vieille gouvernante à l'air un peu sorcier.

Elle me fit l'effet d'une fleurlette délicieuse de serre chaude, née d'hier, au milieu de toutes ces plantes sauvages et hyperboréennes. Elle avait sur le visage le reflet d'une chose ineffablement pure, — de son âme probablement.

Une subite sympathie fit naître en moi des abîmes de tendresse sans nom, et je me mis à aimer, comme une petite sœur, cette gamine étrange et blonde. Je ne connaissais pas la langue de son pays, mais elle savait quelques mots de français, des mots indéfinissables dans sa petite bouche suédoise, — et, moi aussi, je parlais la douce langue de France. Je l'écris, maintenant, quelquefois, quand je n'ai rien à faire, pour m'amuser et pour ennuyer les autres.

Les premiers temps, elle me disait " Bonjour ! " avec des cérémonieuses révérences comme une grande personne de la capitale, en baissant les yeux, la moue drôle et très sérieuse.

Quand nous fûmes de vieux amis, elle devint plus hardie, resta ce longues minutes à me sourire en me tenant la main, les yeux mouillés de tendresse. Puis elle éclatait d'un rire argentin, comme si elle apercevait sur mon visage des choses très anormales et prodigieusement comiques.

Tout à fait une petite folle !

Elle avait une saveur de printemps, la poésie d'un commencement de vie, des gaietés fraîches d'oiseau qui chante pour la première fois.

Souvent elle m'apportait des fleurs qu'elle choisissait très blanches, instinctivement, — et ces fleurs étaient bien moins jolies qu'elle. Je la voyais chercher, dans les herbes hautes, ces pâles fleurs finnoises et je détournais la tête pour faire semblant, ensuite, d'être délicieusement surpris.

Chaque jour, je m'éternisais à jouer avec ma petite sœur.

Nous courions après un cerceau sur la plage déserte ; une quantité énorme de moucheron bourdonnait et s'animait au-dessus de nos têtes. Ils étaient très gais aussi eux, les moucheron métalliques, luisants comme de l'acier ; ils s'embrassaient dans les airs, disparaissaient tout à coup dans les profondeurs de l'azur. Nous enfoncions les mains dans le sable chaud de la côte, comme cela, pour nous amuser, dans ce sable fin et jaune, si souvent tourmenté par les houles, — et elle avait le frisson délicieux des enfants qui aiment à remuer la terre. Elle riait comme une poupée de cire, adorablement jolie avec sa robe courte d'été et ses petits mollets dans des bas noirs. Et c'étaient des joies qui étaient presque des inquiétudes. . . .

Mademoiselle, vous n'étiez qu'une vilaine petite coquette !

Nous plantions des branches mortes dans la terre humide, le soleil riait dans le ciel ; elle comptait, avec son doigt rose, les nuages gris, coupés comme de petits fichus, et qui couraient gaîment vers nous.

Elle avait toujours grande envie de me raconter un tas de choses très intéressantes, très compliquées mais les mots lui manquaient, et elle finissait par prendre ma main et par l'appuyer cupricieusement contre sa joue avec une câlinerie de jeune chatte. On aurait pu croire que nous discutions alors d'affaires essentiellement graves et de hautes importance. Nous suivions les feuilles qui se détachaient des arbres au vol, mais elles tournoyaient longtemps avant de tomber, ces pauvres feuilles déjà jaunies, ridées, et angoissées par le vent.

Un jour, elle m'apporta une petite croix en or, de la part de sa maman qui disait, paraît-il, que cela était absolument nécessaire en mer, — et cette bénédiction envoyée par une mourante inconnue, m'émut singulièrement.

La nuit, quand elle dormait dans son lit blanc, les ailes devaient effleurer de leurs ailes. Elle me racontait ses rêves, ses petits rêves d'oiseau, qui la préoccupaient immensément, et attendait mes explications avec des yeux attentifs, très brillants, entre leurs cils trop longs. Ses questions aussi m'embarassaient souvent : — Petit frère, dis, est-ce que cela fait mal quand on meurt ? — Dis, à quelle heure les mouches vont se coucher ? — Dis, pourquoi, est-ce qu'on n'aime pas les choses tristes ?

Et, autour de nous, la nature avait un charme particulier, un peu sauvage, la bonne senteur du pays finnois. Les papillons aux ailes de velours se poursuivaient en voltigeant en tous sens, et, frémissants de volupté, éparpillaient sur les fleurs des pincées de poudre dorée.

J'aimais à m'asseoir sous un vieux chêne majestueux, un colosse dépassé au milieu de tous ces sapins et de ces hêtres. Le chêne me rappelait le pays où je vis pour la première fois la lumière blonde du jour, et la terre ensoleillée couverte d'herbes et de feuilles, cette terre de mes premiers souvenirs où dort du sommeil séculaire, au fond d'un petit cimetière sombre, le parfait gentilhomme qui fut mon père, et où j'irai dormir aussi, plus tard, à côté de lui.

Chaque matin, quand je me réveillais, ma première pensée était pour elle, pour ma petite amie, et je rêvais que dix ans s'étaient écoulés, que nous étions grands, et que je lui donnais un autre nom, un nom encore plus doux, plus caressant encore. . . .

Un jour que nous descendions à terre, le capitaine dit négligemment : " Je vous avertis, messieurs, que demain nous levons l'ancre."

Je tâchai de garder un air très calme, mais j'avais le cœur affreusement déchiré.

C'est pour la dernière fois que je m'en suis allé courir sur la falaise avec ma petite sœur ; c'est pour la dernière fois que nous avons écouté ensemble ce qu'elle appelait le silence de la grande eau, — le murmure confus d'une mer presque calme, — et le soleil couchant nous éclairait de sa lumière tranquille.

Sauvage et poétique, elle se serrait contre moi, et des larmes coulaient le long de ses joues. Elle me passait ses petits bras adorables autour du cou, dans un élan de subite affection, et baissait sa jolie tête de baby en détresse. J'appuyais mes lèvres contre son front ; je la regardais longtemps, longtemps ; et l'ombre de la nuit nous enveloppait doucement avec des caresses de mère tendre.

J'entends l'appel lointain du sifflet. . . . Il faut m'en aller, et mon cœur bat rapidement. Je me sauve courant, sans regarder en arrière, et, quand je suis près de ma chaloupe, j'entends des voix de matelots ivres, des chansons ignobles dans la nuit limpide, et cela me fait mal, mal.

Au petit jour, la terre s'évanouit derrière nous, et, les voiles légèrement tendues, nous nous remîmes à courir les hasards du golfe.

Adieu, souvenirs de mon enfance heureuse, sublimes puérités, premier et doux crépuscule d'amour éclores dans la verdure, frais roman qui ne dura que l'espace d'un bonheur !

Quelques semaines après, je travaillais en haut du mât d'artimon ; le fil qui retenait la petite croix à mon cou, se rompit, et la petite croix d'or tomba. Je me penchais vivement, et je pus la voir qui disparaissait dans la mer, étincelante comme une goutte de rosée. Je ne suis pas superstitieux, loin de là, mais avouez qu'il y a parfois, dans la vie, des coïncidences plus qu'étranges, plus que bizarres. . . .

J'appris que, ce jour même, ma petite amie s'en était allée toute seule écouter le silence de la grande eau peut-être pour voir si son grand frère ne revenait point, et la mer, la mer jalouse et cruelle, l'avait prise méchamment, et n'avait rendu à sa maman qu'un bébé meurtri, sans vie. On mit l'enfant morte dans un vilain petit trou noir, sous des herbes hautes, et on plaça dessus un morceau de marbre blanc, très blanc, comme pour remplacer la petite âme qui s'était enfie.

Et je crois que ce marbre rayonne, la nuit, lorsqu'il fait très sombre sur la terre, qu'un papillon aux ailes lumineuses descend du ciel et voltige tout autour, quand personne ne regarde.

Le soir, les camarades se racontaient des drôleries, en se couchant, comme si rien d'effroyable n'était arrivé, et moi, je me faisais tout petit dans mon hamac. J'étais brisé, anéanti ; je tâchais de respirer très régulièrement, mais le sommeil ne venait point, et je m'entendais pleurer, pleurer longuement, silencieusement, pleurer encore. Je croyais que tout allait finir, que tout allait sombrer dans un épouvantable cataclysme, et j'avais froid, très froid, surtout au cœur.

Souvent, quand j'étais loin, perdu dans la mer, et que je songeais à ma pauvre petite amie, j'avais une vague notion de l'Infini : j'aimais ma douleur.

L'autre jour, j'ai cherché, mais hélas ! en vain, une mèche de soie blonde, chère et unique relique, que je couvrais jadis de baisers brûlants, que je contempiais durant des heures avec un infini attendrissement.

Et, maintenant qu'elle dort depuis de longues années, et que dans l'éternel retour " des fins aux origines " son petit corps a eu le temps de passer tout entier dans les fleurettes sauvages qu'elle affectionnait tant, j'avoue que j'aime à regarder jouer les enfants. Je retrouve un peu de ma sœur, sous la forme d'autres petites filles qui ne sont peut-être pas aussi jolies, mais dont le sourire a autant de l'inexprimable.

Depuis cette époque d'innocence et de naïfs attendrissements, beaucoup d'eau a coulé, beaucoup d'illusions ont naufragé, mon ciel s'est déconstellé ; d'autres douleurs plus intenses, moins pures, déchirèrent mon cœur ; et cependant, à la seule souvenance de ces choses primitives, je me sens meilleur, étrangement reposé.

Et, quand le vent gémit dans les cordages du navire, mon cœur se prend à battre éperdument, car c'est la chanson de mon enfance, — et, plus que personne, j'ai le culte du passé, l'idolâtrie du souvenir.

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

PREMIERE PARTIE

III

Ce fut un lundi matin qu'Armand arriva à Valparaiso. Le trois-mâts barque n'était pas en rade. Armand craignit seulement qu'il ne fût reparti. Chose étrange ! confiant dans les paroles du maître-d'hôtel mourant, il ne doutait point que le trois-mâts ne fût venu déjà ou ne dût arriver bientôt. Il alla donc à terre visiter quelques négociants de ses amis, dans l'espérance qu'ils connaîtraient le brésilien et pourraient lui donner des renseignements sur son compte.

« Don Ramon Cabrera ! lui dit le premier qu'il interrogea, mais il était ici il y a quelques jours. Il est allé faire une petite tournée aux îles Chinchas, et doit être de retour ce soir pour le bal masqué du théâtre.

— Le connaissez-vous depuis longtemps ?

— Depuis une dizaine d'années.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Mais c'est un intrépide marin, à demi aventurier, à demi marchand. Il est très-large en affaires et mène une vie de prince. Il est à la fois le capitaine et l'armateur de son navire. Je crois bien qu'il fait un peu de contrebande ; on dit même qu'il a été négrier. Il est vrai que l'Afrique est bien loin. Et puis, de ce côté-ci de l'Atlantique, on n'est point abolitionniste ; ce sont là des peccadilles. Au métier qu'il fait, il change souvent de navire et de pavillon, mais en restant dans la légalité.

Les autres personnes auxquelles Armand s'adressa lui donnèrent des renseignements identiques. Il en résultait que la moralité du Brésilien était fort douteuse, mais qu'il était très-aimé pour le luxe de sa vie, et très considéré pour sa loyauté dans toute transaction commerciale.

Il était quatre heures, et Armand venait de faire part au capitaine Ledru de ce qu'il avait appris, lorsque le trois-mâts barque entra en rade. Il avait cette fois le pavillon américain. Il passa à quelque distance de la goëlette et alla mouiller près du môle.

« Que pensez-vous de tout ceci ? dit Armand. Nous serions-nous trompés ?

— Non, répondit Ledru après avoir réfléchi quelques instants. Ce n'est pas pour un rien qu'on a, pendant trois mois, des insomnies et de la fièvre. Pour moi, ce bâtiment est bien l'Argus. Seulement vous avez affaire à un dangereux bandit. Il est las de chercher à vous échapper, et il vient engager avec vous une dernière lutte d'audace et de ruse dans laquelle il espère dérouter vos soupçons, et, s'il est possible, les faire évanouir.

— Quel parti prendre ? demanda Armand. Et dire qu'il n'y a pas de bâtiment de guerre en rade ! Si je le dénonçais au consul ou aux autorités chiliennes !

— Cela ne servirait à rien. On ne l'arrêterait pas sur de simples présomptions. Sa conduite même prouve qu'il croit n'avoir rien à redouter de ce côté. Non, il faut vous servir contre lui de ses propres armes, lutter de ruse et d'audace. Il faut que vous

puissiez fournir de son crime une preuve irréfutable, soit en provoquant la dénonciation d'un de ses complices, soit en vous assurant, par exemple, que miss Stanby est à son bord.

— Vous croyez donc qu'elle est entre ses mains ? murmura Armand en frissonnant. Vous croyez donc que mon père et sir William ont été assassinés ?

— Je le crains, dit le capitaine. Si je vous ai dit le contraire autrefois, c'était pour vous arracher à un lâche abattement.

— Ledru, dit sourdement Armand, j'ai envie d'aller m'emparer du trois-mâts.

— Et si, dans ce voyage qu'il vient de faire, il a pris ses précautions ! si miss Stanby n'est pas à bord ! Vous vous perdez par cette tentative, à laquelle la frégate chilienne s'opposerait d'ailleurs. Tout le monde serait contre vous, il vous faudrait rendre compte de votre conduite, et, pendant ce temps, il partirait et vous ne le reverriez plus.

— Mais s'il échappe encore !

— Oh ! soyez tranquille ! Cette nuit même, je mouillerais la goëlette en tête de rade, et, s'il voulait partir avant que nous eussions rien découvert, nous l'arrêterions alors au passage, quoi qu'il pût arriver.

Le soir, Armand alla au théâtre. Vers minuit, il se fit dans le bal une certaine rumeur. C'était le Brésilien qui venait d'entrer. Cet homme grand et fort, était une sorte de colosse. Ses cheveux qu'il portait longs, tombaient sur ses épaules. Une admirable barbe noire lui couvrait la moitié du visage. Sa mise était d'une excessive et fastueuse recherche. Il distribuait en marchant de nombreuses poignées de mains, et donnait le bras à une femme en domino noir.

La vue de cette femme fit tressaillir Armand. Il crut reconnaître sa taille, sa démarche. Lucy, en supposant que ce fût elle, se serait donc résignée. Il fendit la foule pour l'examiner de plus près. Mais il sembla que le Brésilien vint au-devant de ses désirs. Il s'éventa avec son mouchoir et engagea cette femme à ôter son masque. Elle l'ôta. Armand respira : ce n'était point miss Stanby.

Le lendemain, il s'était levé tard et achevait de déjeuner, lorsqu'on lui annonça la visite du Brésilien.

« Monsieur, lui dit celui-ci, je suis le dernier arrivé en rade, et je viens vous présenter mes devoirs. »

« Ils causeront de choses indifférentes, et Armand lui montra sa goëlette.

« C'est un joli navire, dit le Brésilien. Mais tenez, on fait mal connaissance de la sorte en plein jour. Faites-moi l'honneur de venir ce soir dîner à mon bord. »

Armand accepta. Il était résolu à suivre les conseils du capitaine Ledru. A six heures, au moment même de son arrivée, le Brésilien l'introduisit dans la salle à manger. La table était richement servie ; il y avait trois couverts.

« Pour que le repas soit plus gai, dit don Ramon, je vous fais dîner avec la jeune fille que j'accompagnais hier soir au bal. »

Cette fille était jolie. Armand soupira en la regardant. Elle ressemblait vaguement à miss Stanby, dont elle avait la taille svelte et les abondants cheveux noirs. Il mangea peu et ne prit part à la conversation qu'avec de grands efforts. Quant à don Ramon, il

était parfaitement heureux et buvait beaucoup. Au dessert, il se renversa dans son fauteuil.

— Eh bien, dit-il, c'est une belle vie que celle de capitaine marchand, quand on sait la mener. Une bonne table, de jolies filles, des aventures et des voyages ! C'est la véritable existence que de lutter avec les éléments et la fortune, quand on peut triompher des uns et se rendre l'autre favorable. Il est vrai qu'il y a parfois quelques risques à courir. On ne fait pas toujours des voyages comme celui-ci, où je viens de porter aux habitants de San-Francisco de l'argent monnayé qu'ils m'ont rendu en lingots. Il est plus difficile de déterminer les mexicains à laisser sortir de leur pays leurs piastres à colonnes. Mais j'ai un superbe équipage. Au fait, je veux que vous le voyiez. Le café n'est pas encore veu, et vous aurez la surprise d'un agréable spectacle."

Armand passa de la salle à manger dans le faux-pont. Trente hommes, de tous les pays, d'une remarquable vigueur et tous armés, se tenaient sur deux files. Armand eut la curiosité de voir leurs armes. Elles étaient de fabrication anglaise et de première qualité.

— Voilà, dit le Brésilien, qui est aussi bon à montrer à ses amis qu'à ses ennemis. Mais aujourd'hui et à Valparaiso, je n'ai que des amis," ajouta-t-il en souriant.

Ils firent le tour du navire et rentrèrent dans la salle à manger.

— Je ne sais vraiment, monsieur Armand, dit en riant don Ramon, quelle idée m'a pris de vous montrer mon trois-mâts. J'ai oublié que vous l'aviez visité du haut en bas à San-Francisco et dans le plus grand détail. Avouez que vous aviez alors quelques soupçons sur le métier que je faisais.

— J'en avais, dit Armand, qui, à cette brusque sortie, ne put dissimuler son émotion, et, si je n'avais vu à San-Salvador l'acte de vente de votre navire, continua-t-il en regardant fixement le Brésilien, je jurerais encore que ce bâtiment est l'Argus.

— Monsieur, répondit avec gravité, don Ramon, je connais et je respecte le malheur qui vous a frappé. Il est naturel qu'un fils qui cherche son père, qu'un amant qui cherche sa fiancée ait des soupçons. Mais je ne voudrais pas vous en voir conserver d'inutiles. A partir d'aujourd'hui, mon navire vous est ouvert. Venez-y à quelque heure que ce soit. Fouillez-le, interrogez mes hommes. Je serai le premier à vous aider dans vos investigations."

On vint avertir Armand que son canot l'attendait. Le malheureux jeune homme ne savait plus que penser. Il se laissa conduire par don Ramon jusqu'à l'échelle. Là le capitaine lui tendit la main. Machinalement, il allait la prendre, lorsqu'un cri épouvantable, un cri d'appel suprême et désespéré, sortit des profondeurs du navire et monta jusqu'à lui. Armand tressaillit de la tête aux pieds, comme sous un choc électrique.

— Qui a crié ? dit-il.

— En effet, balbutia le capitaine, qui avait perdu tout son sang-froid, quel homme a pu crier de la sorte ?

En ce moment, le second parut au panneau.

— Ce n'est rien, capitaine, dit-il ; c'est Hernandez qui vient de recevoir un coup sur sa jambe cassée.

— Capitaine, fit Armand d'un ton qui n'admettait

pas de refus, j'ai quelques connaissances en chirurgie ; je désirerais voir votre blessé.

— Mais c'est facile, répondit don Ramon. Donnez-vous la peine de descendre."

Son regard était si menaçant qu'Armand crut à un guet-apens. Il se pencha vers son canot.

— Attendez-moi, dit-il à ses hommes, je reviens."

Il descendit, et on le conduisit au lit du blessé. Cet homme avait effectivement la jambe fracturée en deux endroits et se plaignait en gémissant. Armand eut l'air d'examiner la plaie et fit changer les compresses ; mais, en réalité, il prêtait l'oreille. Il attendait un second cri. Ce second cri ne vint pas ; le navire resta silencieux.

— Avez-vous assez vu ? dit le Brésilien.

— Oui, répondit Armand.

Il partit, mais ne dormit pas de la nuit. A chaque instant il croyait entendre ce cri funèbre. Ce cri, — il n'en doutait pas, — c'était Lucy qui l'avait poussé ; Lucy enfermée dans quelque obscur réduit et qui avait deviné sa présence. Il se demanda ce qu'il allait faire. Il ne pouvait imaginer d'attaquer le trois-mâts en rade neutre et surtout dans la position qu'il avait prise sous le feu de la frégate chilienne. Il songea à se battre avec le Brésilien. Mais il pouvait être tué ! Que deviendrait alors la malheureuse enfant et quand verrait-elle la fin de son horrible esclavage ? Il se décida à instruire le consul de tout ce qu'il savait, en comptant sur l'éloquence de sa douleur pour le déterminer à tenter une démarche auprès des autorités chiliennes. Malheureusement, ainsi que l'avait dit Ledru, il n'avait que des présomptions, pas de preuves. Les faits même qu'il alléguait pouvait être expliqués en faveur du Brésilien. Le consul le reçut avec beaucoup d'égards, mais le traita doucement de visionnaire.

— L'amiral de la station, dit-il à Armand, ne peut tarder à arriver. Attendez-le. Moi, je n'obtiendrais rien contre un bâtiment qui navigue sous pavillon des États-Unis. Tout ce que je puis faire, c'est de vous mener chez le consul américain."

— Il l'y mena en effet. Le consul américain, bien que ce fût un homme légitime, se sentit ému.

— Monsieur, dit-il à Armand, allons à bord du trois-mâts, et, si nous trouvons la jeune fille dont vous parlez, je mettrai embargo sur le navire. Seulement, promettez-moi que cette visite se fera sans scandale et que vous ne provoquerez point le capitaine."

Ils allèrent à bord et visitèrent le bâtiment dans ses moindres recoins. Ils ne découvrirent aucun indice qui révélât la présence de miss Stanby. Ils ne virent que l'Espagnole, avec qui Armand avait diné la veille, très naturellement installée chez don Ramon.

— Ah ! dit Armand avec désespoir, depuis cette nuit il l'aura fait disparaître.

— Le pauvre garçon est fou de chagrin," dit tout bas le consul américain au consul français.

En ville, personne n'accusa le Brésilien. On plaignit Armand, le bruit courut qu'il avait à demi perdu la raison. Quant à lui, il ne bougeait plus de sa goëlette, et tenait nuit et jour ses yeux obstinément tournés vers le trois-mâts. Au bout d'une semaine, un soir, le capitaine Ledru lui conseilla d'aller se promener à terre.

“ Vous dépérissez à vue d'œil, lui dit-il. L'exercice vous fera du bien. Ne craignez rien ; je veillerai.”

Armand n'alla pas à la ville. Il se fit conduire à l'Almendral, et, pendant deux heures, il marcha le long de la côte. Arrivé près de Villa del Mar, il s'assit sur un rocher qui, d'un côté, domine la mer, et, de l'autre, la route sablée qui suit le rivage. Il y restait plongé dans ses réflexions, quand il vit venir une voiture. Il la regarda d'abord machinalement, puis avec une anxiété profonde. Il éprouvait ce tressaillement intérieur qu'il avait déjà senti une fois en montant à bord du trois-mâts à San-Francisco. Quand la voiture fût près du rocher, il se leva pour mieux voir.

En ce moment une femme se précipita à demi par la portière, et tendit les bras vers lui. Ce second cri, qu'il avait attendu en vain à bord du trois-mâts, se fit entendre avec un accent d'indignable détresse. Une voix lui cria :

“ Armand, c'est moi, au secours !”

Armand bondit de son rocher, et s'élança à la poursuite de la voiture, qui avait pris le galop. Grâce à de prodigieux efforts, il la rejoignit, parvint à sauter sur le marchepied et se cramponna à la portière. Il aperçut Lucy inanimée sur les coussins, et se trouva en face du Brésilien. Mais il était si haletant et si épuisé, qu'il n'avait que la force de voir. Alors don Ramon lui meurtrit à coups de poing la tête et les mains. Le malheureux Armand recevait les coups et ne lâchait pas prise. A la fin, ses oreilles tintèrent, un nuage sanglant passa sous ses yeux, et il tomba à la renverse dans la poussière de la route.

Quand il revint de son évanouissement, il faisait encore nuit. Il était si faible, qu'il lui fallut près de deux heures pour retourner à son canot. En arrivant près de sa goëlette, il ne comprit pas ce qui s'y passait. Elle était engagée avec un autre navire, et le capitaine Ledru jurait de toutes ses forces.

“ Qu'y a-t-il donc, Ledru ? demanda Armand.

Il y a que ce navire a mouillé sur nos chaînes, et que le trois-mâts-barque a appareillé !

Le matin, la goëlette était dégagée. Elle sortit au large ; mais nulle part à l'horizon, elle n'aperçut l'*Argus*. Armand jusque là était resté silencieux.

“ Du courage, mon ami, dit-il à Ledru avec une grande force d'âme. Le Brésilien n'ira pas en Europe il n'osera point remonter dans le Nord ; il ne lui reste donc que la Calédonie. Allons-y !”

Ce devait être son dernier voyage. Arrivé à Tahiti, il reçut d'un bâtiment anglais une grande lettre, dont l'adresse était écrite de la main de Lucy.

“ Armand,

“ Il y a huit jours que le géolier à la garde duquel je suis confiée s'est pris de pitié pour moi, et m'a donné les moyens de vous écrire. Bien que je souffre depuis longtemps aussi horriblement que puisse souffrir une créature humaine, et que je dusse être régnée à la douleur, c'est seulement aujourd'hui, après vingt lettres commencées et déchirées, que j'ai contraint mon cœur à ne pas se répandre en cris incohérents de désespoir, et que j'ai forcé ma main à être assez calme pour vous tracer des caractères que vous puissiez lire.

“ J'hésite encore à commencer l'épouvantable récit

que j'ai à vous faire. Il faut cependant que j'en aie le courage. En vous écrivant, ce n'est plus à mon fiancé, ce n'est plus même à un ami que je m'adresse, c'est à mon vengeur, et il faut que ce vengeur n'ignore rien de ce qui s'est passé, afin qu'il soit implacable.

“ Vous savez, Armand, avec quels funestes pressentiments nous nous sommes quittés. Après vous avoir dit adieu, votre père est venu nous rejoindre. Cet homme, en apparence si froid, avait des larmes dans les yeux, et il s'est laissé tomber dans un fauteuil en murmurant : “ Mon pauvre fils, je ne le verrai plus !” Nous avons essayé de le consoler, mais j'étais aussi triste que lui, et les paroles expiraient sur mes lèvres !”

Cependant, au bout de quelques jours, j'avais repris un peu de confiance dans l'avenir, et je formais des projets de bonheur que mon père écoutait avec bonté. Je vous aimais bien, Armand, je vous avais trouvé tel que les jeunes filles rêvent l'époux de leur cœur, généreux et dévoué. Je cherchais à me rappeler votre regard, votre sourire ; et souvent, au milieu de ces souvenirs, je me surprenais à devenir toute rougissante et toute confuse. Un jour, j'étais appuyée sur le bord et je regardais la mer, qui était en ce moment aussi pure qu'un beau lac réfléchissant le ciel. Je pensais à vous. Je me disais que vous étiez peut-être bercé par les mêmes espérances que moi, et je me sentais doucement heureuse. A plusieurs reprises pourtant, je m'étonnai de voir courir sur le pont, d'un air affairé, le docteur et les infirmiers. Les hommes se formaient par groupes. On eût dit qu'il se passait quelque événement mystérieux, que l'on osait se confier qu'à l'oreille. Au dîner, j'appris ce qui était arrivé. La fièvre jaune avait repuru. Votre père était inquiet, car le docteur ne lui avait pas caché que l'imagination des hommes, frappée par la dernière épidémie, les livrait sans défense au fléau. En effet, ils moururent en grand nombre et avec une extrême rapidité. Le soir, de mon lit, j'entendais le bruit des cadavres que l'on jetait à l'eau. Alors, je me levais, et, à deux genoux, les mains jointes, je remerciais Dieu, Armand, de ce que vous étiez si loin et de ce que, de nous deux, je fusse la seule exposée au danger. En même temps, les tempêtes se déchaînèrent contre nous, et, l'équipage étant devenu trop faible pour manœuvrer, votre père se décida à relâcher à Trujillo. Malheureusement, à cause de nos malades, on ne nous laissa pas entrer dans le port et l'on nous mit en quarantaine dans la baie de los Herreros, à deux lieues de la ville.—Vous voyez que je me rappelle les moindres détails, afin qu'ils puissent vous guider dans vos recherches.—Là, nous trouvâmes une grande goëlette échouée entre deux rochers. L'équipage naufragé campait à terre sous une large tente. Le capitaine était Brésilien et s'appelait don Ramon Calrera.—Ah ! tenez Armand, je viens d'écrire le nom de cet homme, mais je crois que mon sang s'est arrêté dans mes veines, car je me sens pâle et glacée—Il vint à bord sans souci de la fièvre jaune, et, lorsque votre père lui parla du péril auquel il s'exposait, il haussa les épaules et lui demanda la permission de soigner les malades.

HENRI RIVIÈRE

(A suivre)

Au premier rang pour y rester !

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.
On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.
Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 316.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Fillatroult au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS,
AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

MM. B. font la collection.

Chas. S. Burroughs. W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Telephone 2243.

LE SUN

Compagnie
d'Assurance
sur la Vie.

Est la Compagnie d'Assurance sur la vie qui doit être patronisée par toutes les classes de la société.

SOLIDE
ET
PUISSANTE.

Elle offre toutes les garanties désirables.

LE SUN

Compagnie
d'Assurance
Sur la Vie

MONTREAL,